

VICTOR BRIEN.

(Ensival 1876 — Bruxelles 1959.)

Le 25 novembre 1959, presque subitement, s'éteignait VICTOR BRIEN, dans sa 84^e année. Il était membre de notre Société depuis 1904.

Il m'est aisé de parler de cet ami, de ce confrère, à la personnalité très tranchée et très attrayante, car je le connaissais depuis bientôt un demi-siècle. Pour le dépeindre ce sont des souvenirs de jeunesse que j'évoquerai d'abord.

BRIEN fut mon premier chef de mission en Afrique; cette mission fut lancée au Katanga en 1912; elle avait comme but la prospection du massif grésoschisteux des Kundelungu pour y détecter et évaluer des cheminées diamantifères. Sous les ordres de BRIEN, elle groupait MM. M. POULSEN, M. ROBERT, E. DELADRIER et moi-même. J'en suis, aujourd'hui, le seul survivant.

Avant notre départ je fis la connaissance de BRIEN, connaissance très superficielle car je ne le vis que dans des bureaux, entouré de personnages du monde financier, et nos rapports ne furent que strictement professionnels. Cependant la façon dont il m'accueillit m'avait quelque peu interloqué. Il me remit un dossier et me dit : « Ceci sont mes ordres de mission. Jeune homme, lisez-les à votre aise, puis vous me direz ou vous m'écrirez ce que vous en pensez ! Je ne suis pas un chef de mission comme un autre : vous êtes autorisé à me critiquer et même à vous opposer à mes conceptions ! C'est ce que j'ai fait moi-même vis-à-vis de mes professeurs et de mes supérieurs et, jusqu'ici, je m'en suis bien trouvé ! ». Et les yeux vifs, dans un sourire ironique, il ajouta : « Si au cours de vos pérégrinations en Afrique vous croyez devoir modifier mon programme, faites-le, mais prenez-en la responsabilité. Je ne m'en formaliserai pas si vos arguments sont bons ! Mais, de grâce, pour vous justifier, ne m'apportez pas des phrases, mais des faits contrôlables ». En réalité, les instructions écrites de BRIEN étaient lumineuses et précises. J'ai conservé précieusement ce document qui est un véritable modèle quant aux méthodes à appliquer pour la prospection minière en pays neuf.

BRIEN vint faire une tournée d'inspection au Katanga en 1913. J'étais campé sur le haut plateau des Kundelungu où je travaillais depuis six mois, en complet isolé. C'est avec une

certaine appréhension que j'attendais le contact que j'allais avoir avec mon chef de mission. S'il était jeune encore — il avait 37 ans — il avait déjà acquis, à nos yeux, une haute réputation. N'était-il pas professeur à l'Université de Bruxelles et ingénieur au Corps des mines ? Ses vifs démêlés avec des géologues chevronnés au sujet de certaines de ses interprétations



Victor BRIEN

(1876-1959)

de la géologie de Belgique l'avaient mis en vedette et ses publications sur la géologie du Bas-Congo avaient reçu l'approbation chaleureuse du maître JULES CORNET.

Voilà bien des titres qui étaient propres à impressionner vivement le néophyte que j'étais.

J'allais à sa rencontre sur un sentier de savane. Son accueil fut tout de simplicité et de cordialité et il ne fallut que quelques heures pour que la sympathie naisse entre nous — une sympathie réciproque, qui allait durer jusqu'à sa mort. Pendant les quinze jours que nous passâmes ensemble à visiter des affleurements et des chantiers, BRIEN m'apparut sous son vrai jour :

un homme amical, primesautier, ayant conservé toute la fraîcheur d'âme et d'enthousiasme d'un étudiant...

C'était un camarade que je recevais, un camarade un peu plus âgé que moi-même et prêt à me faire bénéficier de son expérience et à me soutenir de ses conseils. Cette bienveillance naturelle, cette ardeur et aussi cet esprit caustique et paradoxal par plus d'un côté, dont il me fit l'étalage dans la brousse katangaise il y a tant d'années, furent des caractéristiques de son personnage qui ne l'abandonnèrent jamais. Et même dans ces dernières années, une rencontre avec l'octogénaire BRIEN était l'occasion d'écouter ses propos pétillants, sarcastiques, souvent mordants, d'un humour de bon aloi. Jusque dans sa vieillesse il était resté « un jeune », toujours à l'affût d'une idée originale à lancer, d'une méthode nouvelle à prôner, d'une médiocrité à fustiger. Il aimait à se proclamer cartésien et anti-conformiste, mais en réalité son non-conformisme fut vivifiant, puisqu'aussi bien toute son œuvre a été essentiellement constructive, tant sur le plan technique que scientifique.

A cette tribune c'est à la mémoire de VICTOR BRIEN, géologue, qu'il convient de rendre un particulier hommage. D'autres ont dit, ailleurs, ses qualités d'ingénieur et de pédagogue et ont énuméré ses brillantes réussites comme industriel et homme d'affaires. Celles-ci lui ont valu le titre de Doyen d'honneur du Travail. Je n'y reviendrai pas.

C'est à l'Université de Liège que BRIEN obtint ses diplômes : celui d'ingénieur civil des mines en 1900, celui d'ingénieur géologue en 1902. Il est entré par concours au Corps des Mines dès décembre 1900 et il y resta attaché jusqu'en 1911, mettant volontairement fin à cette carrière officielle alors qu'il était ingénieur de 1^{re} classe.

Sa production scientifique n'est quantitativement pas considérable : on ne compte guère qu'une quinzaine de numéros bibliographiques de cet ordre portant sa signature. Mais qualitativement ses quelques articles géologiques sont d'une valeur hors pair. Deux sujets principaux, qu'il traita avec un égal bonheur, ont attiré sur lui l'attention du monde savant. Ils ont trait, d'une part, à la description et à l'interprétation des coupes qu'il leva dans le Paléozoïque de Belgique et, d'autre part, à la géologie du Congo occidental.

En 1906 BRIEN exécuta une mission de prospection minière au Mayumbe. Il compte donc parmi les Vétérans coloniaux,

c'est-à-dire ceux-là dont les explorations remontent au temps de l'État Indépendant du Congo.

Il publia en 1910 un mémoire exposant les résultats géologiques de cette mission. Aujourd'hui, alors que la stratigraphie et la tectonique du Congo occidental ont fait de considérables progrès, ce mémoire n'a évidemment plus qu'un intérêt historique. Mais il se caractérise par sa méthode de présentation, entièrement neuve, qui en fait un document exemplaire de la littérature géologique du Congo. BRIEN a divisé son ouvrage en deux parties essentielles : dans la première il donne la description, claire et précise, de chacun des affleurements qu'il a rencontré le long de ses itinéraires; dans la seconde il fait les coordinations et expose ses déductions synthétiques. Il a joint une carte à grande échelle du canevas de ses itinéraires sur laquelle il a soigneusement repéré chacun des affleurements décrits. Il est ainsi possible au lecteur de faire la discrimination indispensable entre les faits d'observation et leur interprétation. Les scrupules que provoque cette méthode conduisent à la longueur, mais cette conséquence il faut l'accepter. Le résultat est d'arriver à présenter un tableau sincère et solide par le contact étroit et direct avec le terrain. Les vues d'ensemble que proposent les géologues qui ont travaillé ainsi prennent une vigueur, une force persuasive qu'aucune autre méthode ne peut procurer.

Les travaux de BRIEN ont rendu les plus grands services aux confrères qui lui ont succédé et se sont attelés à établir des synthèses équilibrées de la géologie du Bas-Congo. Toutes ses observations sont restées valables et ont pu être utilisées. C'est là le plus bel éloge que l'on puisse en faire.

Si je cherchais à illustrer l'intérêt qu'il y a à consigner avec précision la localisation des affleurements décrits, comme le fit BRIEN, je citerais volontiers un des incidents de la mission que nous exécutâmes, feu DELHAYE et moi-même au Bas-Congo en 1914.

Aux confins orientaux du Mayumbe, dans le massif de Kikenge, BRIEN avait vu des calcaires schisteux noirs passer sous un conglomérat, lui-même surmonté de calcaires. Il assimilait, avec raison, ce conglomérat à celui dont CORNET avait fait la base de son système schisto-calcaire. Partant du fait que nulle part dans les assises sous-jacentes à ce conglomérat, et qui constituent le système dit « Métamorphique », il n'avait jamais été signalé de calcaire, BRIEN suggéra que ce conglomérat ne

se situerait pas à la base du schisto-calcaire et il proposa de déplacer la coupure entre les deux systèmes, le « Métamorphique » et le « Schisto-calcaire ». Cette question avait vivement préoccupé CORNET qui en discuta longuement.

Nous nous déplaçâmes pour aller relever à nouveau la coupe établie par BRIEN. Nous retrouvâmes aisément les affleurements grâce au soin qu'il avait mis à les localiser. Ses observations sont parfaitement correctes : sous le conglomérat plongent réellement des calcaires noirs. Mais ceux-ci, comme nous pûmes l'établir par de nombreuses coupes, appartiennent aux assises terminales du système appelé « Métamorphique ».

Ces assises calcareuses n'avaient jamais été repérées auparavant, ou plutôt là où J. CORNET les avait vues en affleurements isolés, il les avait erronément classées dans le système schisto-calcaire.

Il n'y avait donc pas lieu de modifier la coupure entre « Métamorphique » et « Schisto-calcaire » comme le proposait BRIEN. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'en notant, le premier, des affleurements calcaires sous le conglomérat, BRIEN avait attiré l'attention sur un fait qui provoqua notre enquête et nous incita à faire une mise au point d'importance.

BRIEN aimait les synthèses graphiques. Il tenta, en 1910, de tracer une carte du Bas-Congo sur laquelle il reporta tous les résultats des explorations géologiques. C'est la première carte du genre qui ait été établie. Si quelques grands traits généraux s'en dégagent, elle montre bien l'état rudimentaire des connaissances à l'époque.

La carte de BRIEN avait été hautement appréciée par JULES CORNET : « *C'est là* », écrit-il, « *le type de ce qui doit être et rester longtemps encore la carte géologique d'un pays neuf. Les teintes ne sont données que le long des itinéraires des observateurs, et les limites des aires occupées par les terrains ne sont tracées que là où elles sont bien établies. Une telle carte, ne donnant que ce qui est réellement connu, met en évidence ce qui reste à faire et ne trompe pas le lecteur sur l'état d'avancement de la géologie du pays. C'est une carte sincère et réellement scientifique* ».

Dans ce texte on reconnaît bien le souci majeur de l'objectivité que partageaient également JULES CORNET et VICTOR BRIEN.

Quand BRIEN partit pour son expédition au Congo il avait déjà brillamment débuté sa carrière de géologue de terrain en Belgique. Ses premières publications avaient été fort remar-

quées. Le maître CORNET louait les qualités de ce débutant « *au remarquable coup d'œil pour le détail et les ensembles* » et dont les travaux, écrivait-il, « *sont caractérisés par le scrupule et la conscience.* »

L'œuvre de BRIEN sur la géologie de la Belgique est consignée dans une série de notes publiées dans les *Annales de la Société géologique de Belgique*, entre 1905 et 1923. Son professeur MAX LOHEST lui avait donné comme sujet de thèse pour l'obtention du grade de géologue, l'étude de la célèbre brèche dinantienne dite de Waulsort. Il se doutait peu que ce sujet allait se révéler explosif entre les mains de ce jeune homme.

En 1905, BRIEN publie une coupe du calcaire carbonifère de la Sambre, à Landelies, c'est-à-dire levée dans cette région de l'Ouest de Charleroi dont la tectonique très complexe, à lambeaux superposés, tint longtemps les géologues en échec. Il donna ensuite, en 1910, une coupe du calcaire carbonifère de la station de Dinant, puis, l'année suivante, un article très documenté sur les brèches du calcaire carbonifère.

Ces publications ont suscité des controverses d'une extrême vivacité. Assez curieusement c'est son maître MAX LOHEST qui combattit avec le plus d'acharnement les thèses soutenues par BRIEN alors que, cependant, il reconnaissait que les coupes de son ancien élève étaient levées suivant les principes les plus orthodoxes, qu'il lui avait enseignés lui-même, et qu'elles étaient d'une précision et d'une rigueur exemplaires.

Sur le plan tectonique BRIEN avait conclu qu'à Landelies les couches du massif refoulé dessinent un pli couché comme l'avait montré le chanoine DE DORLODOT. Puis, complétant sa coupe dans le Calcaire carbonifère en s'aidant des observations de BRIART et de DE DORLODOT pour ce qui regarde le Dévonien et de celles de J. SMEYSTERS concernant le Houiller, il montre que le flanc inférieur de l'anticlinal n'a subi aucun étirement et que la faille limitant inférieurement le massif — il s'agit de la faille de la Tombe — n'est pas un pli-faille et qu'en conséquence la théorie de MARCEL BERTRAND, tant en honneur à l'époque, n'est pas applicable à ce cas. Cette interprétation tectonique reçut la caution de M. P. FOURMARIER qui admit que l'on peut considérer le massif de Landelies-Fontaine-l'Évêque « *comme ayant glissé d'un seul bloc suivant la faille de la Tombe* ».

Quant à MAX LOHEST il s'insurgea et, avec un grand luxe d'arguments, soutint, au contraire, que la théorie du pli-faille

de BERTRAND, non seulement explique la tectonique du massif de Landelies, mais qu'elle est applicable pour résoudre toutes les allures compliquées observées en Belgique et dans le Nord de la France.

Mais ce sont les vues de BRIEN sur les brèches du Carbonifère qui vont provoquer ou rallumer les discussions les plus âpres et littéralement diviser les géologues en deux camps opposés.

BRIEN rejette les opinions des géologues de haute réputation qui, avant lui, s'étaient occupés des brèches de Landelies et de Waulsort et qui voulaient y voir, soit des brèches dynamiques, soit des brèches d'origine partiellement organiques. Il soutient qu'elles sont régulièrement interstratifiées dans la série carbonifère, qu'elles sont sédimentaires et de faciès marin; pour lui toutes les brèches que l'on rencontre dans le Viséen supérieur appartiennent à une seule et même formation, la Grande brèche, qui, dans nos légendes, porte l'indicatif *V2cx*.

Je ne puis, et ne veux, dans cette allocution, suivre tous les méandres des discussions qui se sont élevées autour de la question de ces brèches.

J'indiquerai simplement que MAX LOHEST, après DELÉPINE, s'opposa sur tous les points aux idées de BRIEN: il affirma que la brèche de Waulsort est continentale, que son âge est post-Carbonifère et qu'elle n'a que l'apparence, localement, d'une masse interstratifiée.

Pour montrer quel ton passionné prit le débat, il suffit de citer le maître liégeois qui, prenant à partie BRIEN, pour avoir admis que la marmorisation des calcaires ait pu précéder les plissements hercyniens, écrivait : « Je déclare que tant que l'on arrivera à de telles conclusions, je chercherai toutes les objections possibles. Et je crois de mon devoir de professeur de géologie de le faire ».

BRIEN n'était pas homme à se laisser démonter par de tels arguments d'autorité. Il estimait que si un fait vaut bien un Lord-Maire, un fait était aussi plus pertinent que l'opinion des géologues les plus en renom mais trop imbus d'idées théoriques et d'a priori contestables. A tous ses contradicteurs il répondit de bonne encre, toujours soucieux de ne s'appuyer que sur des observations de terrain et d'en présenter l'interprétation de la façon la plus logique et la plus simple, sans s'inquiéter des théories les plus en vogue.

Il reçut, en 1922, un ferme appui du professeur FÉLIX KAISIN, de Louvain, qui, après une revision de toute la question, arriva à la conclusion que la « Grande brèche polygène massive » se rencontre à un niveau remarquablement constant et que toutes les brèches litigieuses, telles celles de Landelies et de Waulsort, sont viséennes et régulièrement interstratifiées.

Durant toute cette polémique BRIEN a conservé une parfaite sérénité. Il ne s'en est départi que lorsqu'en 1922 un jeune confrère, réétudiant la coupe de Landelies, remit tout en question, soutenant que la brèche est un dépôt sporadique ravinant le substratum calcaire et que son âge est postérieur aux plissements hercyniens.

Cette fois BRIEN semble perdre patience et, après avoir repris les arguments de terrain qu'il a développés tant de fois depuis vingt ans, il écrit : « Cette brèche de Landelies est régulièrement interstratifiée; quant à son âge, je le répète, il est incontestablement carbonifère et j'avoue ne pas comprendre que tant de géologues se refusent encore à admettre ce que des centaines de faits établissent avec une si criante vérité ».

Ce sont là les dernières lignes qu'il consacrera à ce sujet; elles datent de 1923. C'est aussi, en quelque sorte, son chant du cygne, car désormais BRIEN se retire définitivement de l'arène scientifique. Absorbé par les affaires industrielles et la charge de son enseignement, il ne publiera plus rien dans les annales géologiques et on ne le verra plus aux séances de la Société géologique dont, pendant des années, il avait été un auditeur assidu et, souvent, un orateur fort écouté. Tout au plus peut-on citer un seul article de lui, postérieur à cette date, où la géologie occupe une place, d'ailleurs modeste : c'est un rapport de 1928 publié dans une revue officieuse et qui traite des gisements de cuivre du lac Moëro, au Katanga.

L'École géologique belge a certainement beaucoup perdu de cette retraite prématurée et volontaire de BRIEN, car il avait les qualités d'un géologue de terrain de grande classe et nous pouvions encore beaucoup attendre de son acuité d'observation, de la clarté de ses vues et de son refus à se soumettre au conformisme desséchant.

Les deux thèses qu'il a soutenues avec une louable tenacité, se rapportant à la géologie de la Belgique, ont reçu une consécration que l'on peut qualifier d'unanime.

Sa conception du lambeau de Landelies-Fontaine-l'Évêque est devenue classique. C'est BRIART qui, dès 1894, en avait

donné une interprétation correcte dans son principe et, après lui, BRIEN était dans le vrai lorsqu'il soutint que la faille de la Tombe qui limite le lambeau à sa partie inférieure est une cassure du type cisailant et non un pli-faille. BRIEN, qui avait la plus haute estime pour les travaux de BRIART, s'opposa cependant à l'opinion de ce dernier qui soutint que la brèche de Landelies était une brèche de friction et prétendait que deux failles la découpaient. Là aussi BRIEN plaidait la bonne cause.

Quant à la question des brèches qui valut tant d'opposition à BRIEN, elle a été reprise par notre collègue POL BOURGUIGNON qui, en 1951, publia le résultat d'une consciencieuse enquête sous le titre : « Étude géologique et sédimentologique des brèches calcaires viséennes de Belgique ». On notera avec intérêt certaines de ses conclusions, notamment celle-ci : « Toutes ces brèches sont d'âge viséen et représentent des faciès divers de la Grande brèche (*V2cx*), y compris les brèches à ciment rouge, qu'elles soient de Landelies ou de Waulsort ». C'est là exactement ce qu'a toujours soutenu BRIEN. Ajoutons que la solide discussion de M. BOURGUIGNON est appuyée d'un fait nouveau : la présence de *Goniatites* dans le ciment qui vient corroborer, du poids de la paléontologie, le caractère marin du milieu générateur.

Ainsi BRIEN, qui avait combattu sur deux fronts, celui de la tectonique et celui de la stratigraphie, a finalement remporté la victoire sur l'un et sur l'autre.

Mais cela ne veut pas dire que la question des brèches du Dinantien soit épuisée. Il reste à en exposer leur genèse qui, malgré les essais méritoires d'explication de KAISIN, de DE DORLODOT et les exposés très nuancés de nos collègues MM. BOURGUIGNON, MORTELMANS, CALEMBERT et VAN LECKWIJCK, ne paraît pas complètement élucidée. N'est-ce pas le sort de bien des problèmes géologiques dont la complexité est telle que pour être totalement résolus, il faut le travail patient d'une pléiade de géologues qui y consacrent leurs efforts pendant plusieurs décennies ?

Je dirai, sans m'y arrêter, que BRIEN a publié quelques notes sur d'autres sujets. Il s'occupa de sismographie. Il s'attacha aussi à démontrer que les hautes températures des eaux rencontrées dans les tunnels inclinés de Baudour ne pouvaient provenir de l'oxydation des pyrites des phtanites houillers traversés, comme X. STAINIER l'avait suggéré, mais étaient dues à l'origine profonde de ces eaux. Enfin il nous fit, en 1922,

une conférence à l'Association des Ingénieurs de Liège, sur le célèbre gisement manganésifère de Tchiatouri, dans le Caucase, qu'il visita en 1916 d'abord, puis en 1919, c'est-à-dire pendant la période troublée de la révolution russe. Il exprima l'opinion que ce gisement sédimentaire, d'origine chimique et d'âge éocène-oligocène, était sans doute un des plus beaux et des plus vastes qui soient, et invitait les financiers et les techniciens belges à s'y intéresser. Il avait certainement raison, mais ce sont les Soviétiques qui, plus tard, l'ont équipé et mis en exploitation et en ont fait le plus grand producteur de minerai de manganèse du monde; tout à proximité ils ont érigé une vaste électrométallurgie du manganèse.

Malgré que BRIEN se soit confiné, depuis plus de trente ans, dans le silence que j'ai dit, il a toujours conservé une dilection pour la géologie.

Après avoir professé un cours d'exploitation des mines, il fut chargé du cours de géologie appliquée, à l'Université libre de Bruxelles. Lorsqu'il prit sa retraite, en 1937, il dota le laboratoire de géologie appliquée de cette Université d'un fond de 1 million de francs, majoré de tous ses appointements cumulés depuis 27 ans. C'est là un geste de mécène dont il y a peu de répliques en Belgique.

J'en ai assez dit, je pense, sur la personnalité de VICTOR BRIEN, pour que les géologues qui ne l'ont pas connu se joignent à nous, qui fûmes de ses amis, à d'autres qui furent ses élèves ou ses collaborateurs, pour conserver avec émotion et respect la mémoire de ce confrère qui alliait à un savoir très sûr de solides qualités cartésiennes, qui en firent un grand et utile citoyen.

M. SLUYS.
